Contre-culture, musique et urbanisme : le cas emblématique de Kreuzberg, de la fin des années 1960 à aujourd'hui

Gegenkultur, Musik und Urbanismus: das emblematische Beispiel von Berlin-Kreuzberg, vom Ende der 1960er Jahre bis heute

Counter-Culture, Music and Urbanism: The Emblematic Case of Kreuzberg, from the late 1960s to the Present

Boris Grésillon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceg/8443>

DOI : 10.4000/ceg.8443

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2013

Pagination : 175-189

ISBN : 0751-4239

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Boris Grésillon, « Contre-culture, musique et urbanisme : le cas emblématique de Kreuzberg, de la fin des années 1960 à aujourd'hui », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 64 | 2013, mis en ligne le 02 janvier 2020, consulté le 02 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/8443> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.8443>

Contre-culture, musique et urbanisme : le cas emblématique de Kreuzberg, de la fin des années 1960 à aujourd'hui

Boris GRÉSILLON

Université Aix-Marseille, laboratoire Telemme / MMSH (CNRS)

Introduction

Berlin est l'une des villes les plus fascinantes au monde car elle a une histoire et une géographie particulière. Son histoire récente, celle du XX^e siècle, est celle d'une ville déchirée et hantée par trois spectres : le nazisme, la Seconde Guerre mondiale et ses destructions terribles, enfin la Guerre froide, poussée à son paroxysme par l'édification du « Mur de la honte » en 1961 et qui a séparé Berlin-Est de Berlin-Ouest pendant 28 ans. Quant à la géographie de Berlin, elle s'avère également singulière. Tout d'abord, Berlin est une ville immense, une cité de 880 km² intégrant des forêts, des lacs, des champs, des espaces ruraux dans son territoire communal. Ensuite, c'est une ville polycentrale, qui s'organise autour de deux centres-villes, l'un autour du quartier de (Berlin-)Mitte à l'Est, l'autre autour du Kurfürstendamm et de la gare de Zoologischer Garten à l'Ouest, les deux parties centrales étant séparées – autre anomalie berlinoise – par un grand vide correspondant au parc de Tiergarten. Il faut ajouter à cette double centralité le fait qu'il existe à Berlin, ville composée d'anciens villages, une multitude de subcentres correspondant au centre des arrondissements de Spandau, Köpenick ou encore Kreuzberg, dont l'identité reste très marquée. On parle même de Kiez pour dire « quartier », ou encore de Kiez-Kultur pour parler de « culture de quartier ». Enfin, évidemment, quand on parle de géographie à Berlin, on ne peut pas passer sous silence la balafre du Mur, qui a divisé la ville en deux jusqu'en 1989 et dont on peut encore voir des traces aujourd'hui.

Tout cela – l'histoire, la géographie mais aussi le contexte politique – a conditionné l'urbanisme berlinois, ainsi que le rapport des habitants à la culture en général et à la musique en particulier. Pour illustrer cette idée, je voudrais prendre l'exemple du quartier de Kreuzberg, emblématique des changements berlinois depuis 40 ans. Pour un géographe urbain, c'est un

quartier passionnant à analyser, car il s'agit du seul arrondissement de Berlin-Ouest qui se trouvait délaissé du fait de la proximité du Mur jusqu'en 1989, avant de se retrouver en position centrale dans l'agglomération réunifiée après 1989.

L'idée principale de mon propos peut se résumer ainsi : montrer comment Kreuzberg a évolué en 40 ans (des années 1970 à aujourd'hui), passant d'un quartier rebelle, sauvage, alternatif, contre-culturel par excellence¹, au tissu urbain dégradé et aux squats politico-artistiques, à un quartier tranquille et multiculturel (multikulti), voire branché. Cette évolution majeure a été accompagnée, parfois même guidée par l'évolution de l'urbanisme lui-même, puisqu'on est passé d'une conception dure de l'urbanisme, faite de destructions et de rénovations suscitant des réactions hostiles (d'où le mouvement des squatteurs), à une conception douce faite de réhabilitation et de concertation dans les années 1980. J'en profiterai pour rappeler le rôle joué par l'IBA-Alt, c'est-à-dire par l'Exposition internationale d'architecture, dans cette évolution, qui fait de Kreuzberg à la fin de la décennie 1980 un modèle de rénovation douce dans toute l'Europe. Enfin, il s'agit de montrer comment, dans le même temps, les courants musicaux eux-mêmes dont le quartier se fait l'écho, ont été marqués par ces changements urbains et sociaux. Ainsi, le « son » de Kreuzberg (*Kreuzberg-Sound*) a évolué d'une musique extrêmement dure, la plus extrême qui soit dans tous les domaines, punk notamment, à une « musique du monde » bien plus policée, ouverte, et politiquement correcte – qui d'ailleurs est soutenue par la politique, là où les musiques rebelles des années 1970 étaient féroce­ment combattues par les autorités. Comme avec l'IBA, il convient de s'attacher au principal symbole de cette tendance, au multiculturalisme musical avec le Carnaval des cultures, qui a lieu tous les ans à Kreuzberg pendant le grand week-end de Pentecôte.

Plutôt que de chercher à distinguer tous ces aspects – éléments de contexte général, aspects urbains et urbanistiques, et enfin aspects contre-culturels et musicaux –, il importe de les mêler, en adoptant un plan chronologique en trois parties : la décennie 1970, qui est celle du mouvement punk no future, des squats et de l'opposition politique à l'ordre établi ; les années 1980, marquées par la fin du mouvement des squats, par la rénovation douce, par le succès de l'IBA et par la musique new wave ; enfin, les années 1990 et 2000, que je traiterai ensemble car elles se ressemblent. Après la chute du Mur, c'est une nouvelle donne qui commence pour Berlin et notamment pour Kreuzberg, qui devient le symbole du Multikulti avec son Carnaval des cultures du monde, le tout dans un cadre urbain réhabilité.

1 Dans le cadre imparti à cet article, je ne discuterai pas des nuances que l'on pourrait observer entre les termes « contre-culture », « culture alternative » ou encore « culture off ». Je laisse ce débat complexe aux spécialistes. Pour ma part, je ne distinguerai pas ces termes, me contentant de les entendre au sens de « contestation de l'ordre (politique, social, économique, culturel) établi ».

Les années 1970 : no future, squats, punk et contestation

Avant les années 1970

Avant de centrer le propos sur les années 1970 à Kreuzberg, il faut dire deux mots de ce quartier particulier. Kreuzberg, comme son équivalent qu'est le Prenzlauer Berg situé à l'est de l'agglomération, a été édifié au sud du cœur historique de (Berlin-)Mitte pour héberger les populations ouvrières du Berlin industriel de la fin du XIX^e siècle. À cette époque, Berlin, capitale du Reich, est l'un des premiers pôles industriels du monde et une ville en pleine croissance démographique. Les migrants les plus pauvres affluent de toutes les régions du Reich, notamment de Silésie et de Poméranie, dans l'espoir de trouver un travail dans les immenses usines édifiées par Siemens, AEG ou Borsig. C'est essentiellement dans les quartiers de Kreuzberg, Wedding et du Prenzlauer Berg, trois quartiers ouvriers, trois quartiers « rouges » aussi, à l'urbanisme caractérisé par les immeubles de rapport aux logements de mauvaise qualité, qu'on trouve les Mietskasernen. Ces « casernes locatives », qu'on appellerait aujourd'hui plus vulgairement « cages à lapin » tant l'entassement y est grand, furent dénoncées plus tard tant par les hygiénistes que par les sociaux-démocrates progressistes, qui tentèrent, en vain, de les éradiquer. En attendant, c'est bien ce type de tissu urbain, très dense, peu aéré, qui marque le quartier de Kreuzberg jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. À cet urbanisme est liée une forme d'organisation également typique des quartiers ouvriers berlinois, qu'on a appelée la *Berliner Mischung*, autrement dit la mixité berlinoise, qui signifie tout autant mixité des fonctions, des origines ethniques que des statuts sociaux – les ouvriers habitant dans les arrière-cours et les classes moyennes dans les beaux appartements en façade.

La Seconde Guerre mondiale et les bombardements de 1945 ont durement affecté Berlin. À Kreuzberg, 42% du bâti est détruit, le reste est souvent endommagé. Mais avec l'aide du plan Marshall, les reconstructions vont aller bon train, d'autant plus que les habitants, très mobilisés, participent à la reconstruction de leur logement. Mais l'heure n'est plus à la mixité sociale ni à la *Berliner Mischung*. Il s'agit désormais, pour les responsables politiques comme pour les architectes et les urbanistes, marqués par les préceptes de la Charte d'Athènes, de détruire pour reconstruire, d'aérer, de séparer les fonctions, de réorganiser les circulations. Kreuzberg, dans les années 1950 et 1960, devient alors le terrain d'expérimentations urbaines radicales plus ou moins réussies, dont, heureusement, assez peu verront le jour. Ceci dit, à l'ouest du quartier, on rase beaucoup d'habitations pour édifier des immeubles neufs, sans consulter les habitants concernés. Les autorités justifient cette tabula rasa par l'insalubrité des vieux immeubles de rapport et par la nécessité d'adapter Kreuzberg aux exigences de la modernité. Mais il

existe d'autres arguments moins avouables. En fait, la construction de grands immeubles permet au Sénat de Berlin-Ouest d'allouer aux promoteurs de grandes parcelles de terrain et ainsi de soutenir l'industrie du bâtiment, l'une des seules à fonctionner à Berlin-Ouest, devenu un petit îlot capitaliste au milieu de la RDA. C'est qu'entretiens, à cause de la Guerre froide, les relations se sont de plus en plus tendues entre les deux Allemagnes et il est de plus en plus difficile de circuler entre les deux Berlin. Kreuzberg devient un quartier périphérique de Berlin-Ouest, qui va, qui plus est, se trouver littéralement situé « au pied du Mur » lorsque celui-ci sera érigé en 1961. Mais, non contents de tenter de s'adapter à cette nouvelle donne géopolitique, les promoteurs et industriels du bâtiment continuent de pratiquer la même politique : ils rénovent à tour de bras (ce qui signifie qu'ils construisent de nouveaux immeubles, aux loyers bien plus chers que les anciens), ou bien ils rachètent les vieux immeubles de rapport et n'en font rien, les laissant se dégrader, en spéculant sur le départ des locataires, pour ensuite les raser.

Les années 1970 ou la crise du logement

Dans les années 1970, la crise du logement rend le contexte explosif à Kreuzberg. Les gens n'arrivent plus à se loger, d'autant que la population du quartier est composée de retraités, pour la plupart d'anciens ouvriers, d'immigrés, essentiellement turcs, et d'étudiants ou d'objecteurs de conscience. Ces trois types de population n'ont rien en commun, si ce n'est leur pauvreté et leur attachement indéfectible au quartier. Elles vont tout faire pour se mobiliser et pour enrayer le processus de destruction-reconstruction. Le premier élan significatif de protestation fait suite à l'édification, sur Kottbusser Platz, d'une immense barre de 300 logements qu'on peut encore « admirer » aujourd'hui et qui indignent les populations – du fait des loyers trop chers qui y sont pratiqués. Au même moment, les premiers mouvements d'occupation illégale de logements apparaissent, portés par les jeunes alternatifs. Ceux-ci occupent les immeubles de rapport vétustes laissés volontairement vides par les promoteurs ou par des propriétaires peu scrupuleux. En 1979 apparaissent les premières « occupations d'entretien », c'est-à-dire les squats légaux : en échange de la rénovation des appartements par leurs occupants, le propriétaire leur cède un bail locatif. C'est une véritable révolution à Kreuzberg et une grande victoire pour les associations et les squatteurs, qui décident de former un « conseil des squatteurs ». Mais devant l'ampleur du phénomène, le Sénat de Berlin prend peur et décide à nouveau de passer à l'offensive. Puisque les descentes régulières de police ne suffisent pas à faire cesser le mouvement des squatteurs, et avec lui tout ce que cette population compte, selon le Sénat, de drogués, de punks et de jeunes gens à la dérive, les édiles décident en 1981 de les criminaliser par le biais d'un article du code pénal. Ainsi, les 134 membres du Conseil des squatteurs sont arrêtés pour « association de malfaiteurs » et mis en prison.

Occupation pour cause de rénovation (*Instandbesetzung*) d'immeubles à Kreuzberg en 1981 : Willibald-Alexis-Str. 39. © Wolfgang Krolow.

La nature de la contre-culture à Kreuzberg dans les années 1970...

Si l'on veut prendre conscience de ce qu'étaient les années 1970 à Kreuzberg, force est de constater que ce n'était pas l'époque pacifiste du flower power ou du peace and love. Ce sont des années dures, marquées par la violence politique et la contestation sociale : c'est la période où « la bande à Baader » (Fraction Armée Rouge), qui s'est constituée à Berlin-Ouest en 1970, pose des bombes et sème la terreur dans toute l'Allemagne fédérale. C'est aussi l'époque où les manifestations étudiantes, souvent parties de Kreuzberg, s'enchaînent et dégénèrent fréquemment, à la suite de celle qui avait coûté la vie à l'étudiant Benno Ohnesorg le 2 juin 1967, ou de celles qui suivront la tentative d'assassinat du leader d'extrême-gauche Rudi Dutschke le 11 avril 1968. Les années 1970 sont des « années de plomb ». Les violences policières, cherchant à évacuer les squats illégaux de Kreuzberg ou à disperser une manifestation, sont légion, et les bavures nombreuses. De plus, la presse à scandale, notamment la Bild-Zeitung d'Axel Springer, alimente en permanence le sentiment de rejet voire de haine à l'égard de ces Querdenker (ceux qui pensent autrement), issus des squats de Kreuzberg ou de Schöneberg, et souvent assimilés purement et simplement à des terroristes.

... et ses conséquences sur la vie musicale

À la lumière de ce contexte politique et urbanistique général, on comprend mieux la nature des mouvements musicaux qui ont traversé Kreuzberg à cette époque. Kreuzberg, dans les années 1970, c'est d'abord et avant tout le quartier symbolique, dans toute la République fédérale d'Allemagne, de la musique punk. Venu d'Angleterre, porté par des figures emblématiques comme Nick Cave mais aussi Iggy Pop à ses débuts², le mouvement punk donne au « courant » no future ses lettres de noblesse³. Le groupe PVC, issu des squats de Kreuzberg, est vite surnommé « le Clash allemand ». Il entraîne dans son succès quantité de groupes locaux qui font les riches heures des caves underground ou des lieux plus identifiés comme le Punkhaus ou le Punk-Kino⁴. D'autres groupes, plus radicaux encore, amènent des sonorités inconnues, comme le groupe Katapult, ou le groupe féminin originaire de Kreuzberg Ätztussis, qui hurle ses slogans antifascistes sur scène, ou encore le groupe féminin Malaria très emblématique de la scène de cette époque. Enfin, on ne peut pas ne pas citer la chanteuse Nina Hagen⁵, expulsée de RDA en 1976, et qui décide de s'établir à Kreuzberg. C'est là, accompagnée d'excellents musiciens du cru, qu'elle produira son meilleur album, Nina Hagen Band, l'un des albums légendaires et fondateurs du mouvement punk. Tous ces groupes, issus du terreau de Kreuzberg, sont en phase avec la population du quartier, du moins les jeunes, dont elle exprime le désespoir mais aussi l'ironie.

Une géographie de la contre-culture musicale

Pour un géographe, il est réellement intéressant de constater que, comme le note la journaliste Anaïs Prosaïc, « les principales tendances musicales se superposent à la géographie urbaine »⁶. Et en effet, depuis l'est de Kreuzberg qui jouxte directement le Mur jusqu'au quartier voisin de Schöneberg qui lui ressemble le plus à l'Ouest, on peut tisser une géographie musicale fort intéressante. Ainsi, l'est de Kreuzberg, du côté de Schlesisches Tor, dans un paysage de no man's land avec le Mur pour seul horizon blafard et angoissant, est le terrain des squats politisés, de la drogue et du punk radical.

2 Iggy Pop a suivi Bowie à Berlin à la fin des années 1970, Nick Cave s'y est installé au début des années 1980.

3 No future, d'après une chanson des Sex Pistols, devenue l'un des slogans et une attitude du mouvement punk.

4 Anaïs PROSAÏC, « Rockin' Berlin », in *Autrement*, numéro spécial sur « Berlin, le ciel partagé », Paris, janvier 1983, p. 120-128. On pourrait citer également au nombre de ces lieux emblématiques le SO36 : ancien Biergarten, devenu cinéma, puis théâtre, puis atelier de peintres avant-gardistes des années 1960, c'est le club punk le plus célèbre de Berlin-Ouest à la fin des années 1970.

5 Nina Hagen est la belle-fille de W. Biermann. Elle arrive à Berlin-Ouest peu de temps après ce dernier.

6 Anaïs PROSAÏC, *op. cit.*, p. 122.

Les groupes s'appellent ABM, Deutsche Trinkerjugend (la jeunesse allemande buveuse, en référence ironique à la Sozialistische Deutsche Arbeiterjugend, autrement dit la jeunesse socialiste ouvrière allemande), Die drei von der Irrenanstalt, c'est-à-dire « les trois de l'asile », « les trois aliénés », ou encore Blutbahn (« vaisseau sanguin »). Au-delà de ces noms provocateurs, il s'agit de groupes créant une musique réellement novatrice, produite par le label underground Rizhom. Ironie de l'histoire contre-culturelle, ils se réunissent dans les immeubles délabrés de l'époque Gründerzeit (fin XIX^e s.) qui ne sont plus entretenus depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. On est donc là dans un paysage de fin du monde avec une musique de fin du monde. Plus à l'ouest, dans la partie occidentale de l'arrondissement de Kreuzberg, la musique punk se mêle à d'autres courants, le punk-rock, l'orient-rock qui reprend des mélodies orientales au son des guitares électriques, ainsi que les musiques électroniques. Mais le cœur de la musique électronique, dont Berlin-Ouest est précurseur, bat dans le quartier voisin de Schöneberg. Entre la new wave commerciale et le punk rock radical, les premières expérimentations électroniques sont créées par les groupes dits postindustriels. Le plus important d'entre eux, avec une aura dépassant de beaucoup les arrondissements de Schöneberg et de Kreuzberg, est le groupe des Einstürzende Neubauten (désignant les immeubles nouvellement construits qui s'écroulent) et son leader charismatique Blixa Bargeld. Ce dernier, en plus d'un look bien particulier, est l'inventeur d'une musique industrielle et bruitiste qui, non seulement va tout de suite trouver son public à travers le mouvement des Dilettantes géniaux⁷, mais qui, de plus, influencera tout le courant techno jusqu'à aujourd'hui. C'est dire si, de Nina Hagen à Blixa Bargeld, les influences musicales du Kreuzberg radical des années 1970 sont fortes. Au-delà de leurs différences de nature, toutes ces musiques sont teintées d'un même désespoir, celui d'un monde fermé et d'une jeunesse sans avenir. Comme le dit Anaïs Prosaïc, « la spécificité berlinoise, c'est une musique noire et dure qui reflète les angoisses du monde moderne, machinique et destructeur, générateur de névroses »⁸. Toutefois, ce serait une erreur de réduire la musique punk à une forme de négativité dans un Berlin apocalyptique, c'est aussi une musique de l'action, un retour à la fois au rock – joué plus vite – et au texte, contre les hippies qui ont « squatté » la contestation et se sont parfois endormis dans un salon de thé aux tentures indiennes ; c'est une énergie nouvelle : il s'agit d'être « contre ceux qui sont contre ». De ce point de vue, les choses prennent une coloration différente dans les années 1980.

7 Affirmant leur incapacité notoire à produire de la musique comme une posture artistique, Dilettantes géniaux ont produit un manifeste publié par la maison d'édition Merve.

8 Anaïs PROSAÏC, *op. cit.*, p. 123.

Les années 1980 : rénovation « douce », IBA et new wave

La mise en œuvre de nouvelles pratiques urbaines

La directive de 1981 sur les squatteurs a en partie cassé le mouvement d'occupation illégale des logements à Kreuzberg. Au début des années 1980, la police intervient systématiquement dans les 24 heures qui suivent l'occupation d'un nouvel immeuble pour en déloger les habitants. Ceux-ci vont finir par adopter d'autres stratégies visant à contourner habilement le décret en question. Ainsi, ils créent des associations de travailleurs, ou des associations de femmes, ou encore des coopératives, et rachètent des bâtiments ou bien les louent pour héberger leurs activités. C'est comme cela que l'un des plus grands squats de Berlin, la UFA-Fabrik, a pu être officiellement légalisé dans les anciens locaux des défunts studios de cinéma de Berlin à Tempelhof, non loin de Kreuzberg. Sur le modèle de la UFA-Fabrik, d'autres coopératives s'ouvrent un peu partout, et permettent de contenir le mouvement des squats qui menaçait d'éclater, entre anciens squats (antérieurs à 1981) légalisés et nouveaux squats (postérieurs à 1981) sans cesse menacés. Cela dit, les tensions demeurent vives entre la population – et pas seulement les squatteurs en mal de logement – et les responsables politiques.

Les choses changent à partir de 1983. Le maire de Berlin-Ouest, Richard von Weizsäcker, a l'intelligence de comprendre qu'on ne pouvait rien tirer de la confrontation permanente. Par conséquent, les descentes de police sont assouplies. Surtout, le combat contre le mouvement des squats de Kreuzberg montre paradoxalement à quel point il est désormais nécessaire d'agir pour offrir à la population de ce quartier délaissé par la politique des conditions de vie un peu plus décentes et de le faire en concertation avec les habitants pour éviter toute nouvelle levée de boucliers. Le ton est donc désormais au dialogue et à la concertation avec les associations d'habitants, aguerries depuis les combats pionniers menés dans les années 1970. En outre, le moyen d'action sur le bâti n'est plus la double opération destruction du bâti ancien / construction de bâtiments neufs, devenue beaucoup trop coûteuse, mais la réhabilitation de l'ancien dans le respect des formes passées. On souhaite aussi réintroduire la *Berliner Mischung*, qui faisait de Kreuzberg un quartier certes pauvre, mais où il faisait bon vivre, aux dires des anciens habitants. Concrètement, les autorités encouragent et financent les projets auto-organisés d'habitants comme la construction de jardins d'enfants, de petites usines, d'ateliers d'artisans, etc. Les petites entreprises reviennent progressivement s'installer à Kreuzberg, mais dans un environnement économique encore très fragile.

Le rôle essentiel de l'IBA

L'instrument principal de ce changement s'appelle l'IBA-Alt (Internationale Bauausstellung). Il faut se méfier de cette appellation parce que le nom et la date sont trompeurs. L'IBA est bien plus qu'une exposition internationale d'architecture organisée en 1987. C'est une véritable opération de requalification urbaine, menée pour la première fois à l'échelle de tout un quartier (Kreuzberg pour l'essentiel, mais aussi le Nord de Neukölln), durant une période de dix ans (la décennie 1980). L'année 1987 ne sera que l'année officielle où les premiers résultats de ce concours d'architecture seront montrés au grand public. En fait, l'IBA de 1987 est une réponse à l'Interbau de 1957 à Berlin-Ouest. Cette dernière avait consacré l'urbanisme planificateur des grands ensembles, notamment ceux du Märkisches Viertel en banlieue et du Hansaviertel à proximité du Tiergarten, avec leurs barres et leurs tours de logements. Dans les années 1980, il ne s'agit plus de détruire pour reconstruire mais de réhabiliter pour requalifier. Et pour cela, les urbanistes de l'IBA-Alt – en référence aux projets consacrés à la réhabilitation du vieux tissu urbain, par rapport à ceux consacrés à l'édification de nouveaux édifices – inventent un nouveau concept qui fera florès : la rénovation douce. Autrement dit, on réhabilite, mais doucement, en concertation avec les habitants, en intégrant leurs points de vue, leurs idées et leurs envies aux plans dressés par les architectes. L'IBA de 1987 est donc un laboratoire autant qu'une exposition internationale d'architecture. Mieux : c'est un instrument de planification et d'aménagement urbain novateur, permettant d'agir sur des quartiers entiers. Le quartier le plus concerné par les projets de l'IBA-Alt est Kreuzberg.

C'est aussi celui qui en a le plus besoin : au début des années 1980, il y a à Kreuzberg 30% de taux de chômage, 30 % d'immigrés et la moitié des foyers vivent de l'aide sociale. En outre, le quartier reste marqué par ses nombreux squats habités par des communautés alternatives (Kommunen), qui entravent toute tentative de rénovation radicale venant de l'extérieur. Mais au lieu d'essayer de déloger et de reloger ailleurs ces habitants, les urbanistes de l'IBA ont l'intelligence de les associer à leurs projets ou, à l'inverse, de s'appuyer sur les projets des squatteurs. Dans le langage officiel, il s'agit de viser à « la préservation, la stabilisation et le développement des structures sociales et fonctionnelles existantes de la ville ». De nombreux immeubles de rapport retrouvent leur lustre d'antan, tandis que de nouveaux immeubles sont bâtis dans le cadre de l'IBA-Neu dans les dents creuses du tissu urbain, sans que cela jure avec l'ancien. Les plus beaux exemples architecturaux de l'IBA de 1987 sont à trouver de part et d'autres du Landwehrkanal, dans les immeubles d'habitat social du Maybachufer par exemple ou non loin de Kottbusser Platz. Enfin, les deux urbanistes en chef de l'IBA sont l'architecte Josef Paul Kleihues pour l'IBA-Neu, et Harald Hämer, directeur de la planification de 1979 à 1985, pour l'IBA-Alt. Il faut également noter la

continuité de l'entreprise, assurée par la même équipe jusqu'en 1992, celle de la société STERN GmbH.

Nouvelle donne urbaine et nouvelle vague musicale

Ainsi, dans les années 1980, l'urbanisme berlinois, et singulièrement celui de Kreuzberg, est traversé par une nouvelle vague, amenant avec elle dialogue et apaisement social. Au même moment, une autre nouvelle vague underground s'affirme puissamment sur la scène musicale, appelée justement new wave, très inspirée du modèle anglo-saxon. De là à affirmer que les deux sont liées et qu'un nouvel urbanisme et un autre rapport à la ville auraient facilité l'avènement d'une nouvelle culture musicale, il y a un trop grand pas, qu'on ne saurait franchir sous peine d'être taxé à juste titre de déterminisme urbain. Mais il est vrai que les deux arrondissements de Kreuzberg et de Schöneberg, avec leurs scènes underground incontournables et leurs lieux-cultes, sont des points de passage obligés pour tous les groupes de new wave allemands ou étrangers. De plus, la Neue Deutsche Welle, autrement dit la new wave allemande, avait déjà émergé à la fin des années 1970 à Berlin-Ouest, sur les traces du punk et du rock, dans une version bien plus édulcorée et plus commerciale que ces derniers. On trouve à Kreuzberg des groupes comme Extrapreit, Trio, Ideal, dont certains connaîtront leur heure de gloire à l'étranger, comme DAF, mais qui ne parviendront jamais à égaler le succès du groupe culte Depeche Mode que tous cherchent à copier. Au demeurant, la tradition berlinoise de détournement et de subversion s'exprime dans le mouvement no wave, inspiré des groupes de punk-rock new-yorkais. On retrouve d'ailleurs ici un parallèle intéressant – qu'il serait intéressant de creuser – entre les deux métropoles musicales de New York et de Berlin, dont les scènes underground se sont mutuellement fertilisées au cours des années 1970 et 1980. Contrairement à la new wave, qui sait soigner sa publicité, la no wave est bien plus minimaliste et privilégie l'improvisation et la déstructuration.

À la fin des années 1980, la new wave, devenue totalement commerciale, est à bout de souffle. Le hip hop et le rap se sont affirmés au cours de la même décennie en tant que nouveaux vecteurs d'une contre-culture musicale souvent portée par les jeunes immigrés d'origine turque. Là encore, Berlin-Ouest, forte de sa grande communauté turque (estimée à plus de 100 000 habitants), et singulièrement les arrondissements de Kreuzberg et Neukölln, vont être le terrain d'expression privilégié de cette contre-culture musicale autant que politique : les slogans des chansons de rap sont souvent critiqués à l'égard de l'Allemagne de Helmut Kohl. Après la chute du Mur de Berlin, un autre courant musical vient s'ajouter au rap et au hip hop, avec un grand succès à Berlin ; il s'agit de la techno. Berlin reste donc plus que jamais une terre d'élection pour les musiques alternatives et/ou contestataires. Mais Kreuzberg en est-il encore le centre ?

Après 1990 : retour à une normalité culturelle ? Multikulti et Carnaval des cultures

Une nouvelle donne géopolitique et urbaine

La chute du Mur le 9 novembre 1989 change complètement la donne pour Berlin et singulièrement pour Kreuzberg. Tout d'un coup, cet arrondissement périphérique de Berlin-Ouest devient un quartier central dans le Berlin réuni. Ce n'est plus le quartier au pied du Mur mais un arrondissement qui jouit d'une nouvelle centralité inattendue. Dès lors, les enjeux pour l'avenir de Kreuzberg se posent en d'autres termes qu'avant 1989 : Kreuzberg, du fait de sa situation, va-t-il jouir d'un regard différent de la part des autorités ? Ses populations fragiles – retraités, Turcs, alternatifs – vont-elles acquérir une sorte de « droit à la centralité » après avoir obtenu, après bien des combats, un droit de cité dans les années 1980 ? Ou bien, au contraire, seront-elles contraintes à quitter le quartier sous l'effet d'une reprise de la spéculation immobilière, elle-même provoquée par la nouvelle situation centrale du quartier dans la ville ? Car un quartier rénové, central, aux terrains encore peu chers, ne manque pas d'aiguiser les appétits des promoteurs. L'IBA va-t-elle poursuivre son action alors que la plupart des chantiers sont achevés ? Les acteurs associatifs du quartier sauront-ils rester fédérés et solidaires ? Enfin, la culture underground typique de Kreuzberg saura-t-elle perdurer, et, avec elle, ses lieux mythiques ?

Un nouveau symbole de la contre-culture : le Tacheles...

Une bonne partie de la réponse à ces questions intervient très vite, dès le début des années 1990. Un événement marquant symbolise le profond changement qui s'opère au cours des années 1990 dans la *Szene* berlinoise, le milieu artistique et culturel branché. En février 1990, un immense squat ouvre ses portes, occupant la ruine à ciel ouvert d'un ancien grand magasin de luxe. Il se nomme le Tacheles et, pour la première fois, il n'est pas situé à Kreuzberg ou à Schöneberg mais à Berlin-Est, dans le quartier de Berlin-Mitte, à l'angle de la Oranienburgerstrasse et de la Friedrichstrasse⁹. L'ouverture du Tacheles donne le signal de l'occupation des innombrables appartements ou immeubles vides de la partie orientale de la ville. Du fait de leur vétusté, du fait aussi du départ vers l'Ouest de leurs habitants dans les derniers mois du régime socialiste, de nombreux appartements des quartiers centraux de Mitte, Prenzlauer Berg ou Friedrichshain sont vides. Ceux qui s'en emparent sont des jeunes de Berlin-Est mais aussi de Kreuzberg. En peu de temps, on assiste à une véritable occupation illégale de lieux qui se double

⁹ Boris GRÉSILLON, « Le Tacheles, histoire d'un 'SquArt' berlinois », in *Multitudes*, n° 17, 2004.

d'une grande effervescence artistique. En effet, dans les squats de Berlin-Est s'installent de nombreux artistes, peintres en mal d'ateliers, compagnies de théâtre ou de danse en mal de salle de répétition, etc.

L'ironie du sort, concernant Kreuzberg, veut qu'un certain nombre de ces artistes qui s'installent dans ce nouvel eldorado de Berlin-Est sont justement issus de la mouvance alternative de Kreuzberg et connaissent parfaitement les « bons plans » pour découvrir un lieu nouveau, l'ouvrir, le rénover et obtenir de la mairie un bail temporaire. Ils mettent à profit leurs « compétences » de « défricheurs de friches » accumulées depuis parfois plus de vingt ans. Ainsi, un certain nombre de pionniers parmi ceux qui ont ouvert le Tacheles venaient de Kreuzberg. Il faut dire que les arrondissements de Berlin-Est présentaient aussi l'immense avantage d'être moins chers que ceux de l'Ouest. Lorsqu'on n'occupait pas illégalement, donc gratuitement, un appartement ou un atelier, on pouvait le louer pour une somme très modique. En outre, l'état extrêmement dégradé du vieux tissu urbain des quartiers centraux de Berlin-Est a incité les autorités communales à réorienter les fonds de la politique de la ville, autrefois destinés à Kreuzberg et Neukölln, vers les quartiers notoirement dégradés et sous-équipés de Mitte, Prenzlauer Berg et Friedrichshain. Ces quartiers deviennent donc alors doublement attractifs, à la fois par leur faible coût et par l'ambiance sociale et culturelle qui y règne¹⁰.

... et le déclin de Kreuzberg

Simultanément, Kreuzberg perd certaines de ses forces vives. Le départ de jeunes alternatifs devenus solvables ainsi que de créatifs issus du monde de l'architecture, du design ou de la mode a des répercussions négatives sur la vitalité contre-culturelle du quartier. De même, la fin des programmes de l'IBA et la réorientation des programmes sociaux vers les arrondissements est-berlinois font que Kreuzberg s'appauvrit, présentant à la fin des années 1990 des taux de chômage et de pauvreté jamais atteints. De même, sur le plan culturel, Kreuzberg devient « out », au moment où Mitte et Prenzlauer Berg sont « in » et pris d'assaut par de plus en plus de touristes. Sur le plan musical, Kreuzberg traverse une période difficile. Avec à la fois la fin du mouvement punk, la commercialisation de la new wave et l'essoufflement des squats artistiques, ajoutés au départ de nombreux artistes vers ce « far-east » berlinois si tentant, Kreuzberg n'est plus à la pointe des mouvements artistiques et musicaux. Tel est donc le paradoxe de Kreuzberg dans les années 1990 : redevenu un quartier en position centrale dans l'agglomération, il apparaît à la marge des nouvelles tendances artistiques qui se dessinent.

Ainsi, ce n'est pas à Kreuzberg que naît et se développe la grande vague techno qui emporte tout sur son passage dans les années 1990 et 2000. Les trois grands clubs légendaires des années 1990 (le Tresor, le Bunker et le E-Werk) sont installés dans le quartier de Mitte ; leurs successeurs (WMF,

10 Boris GRÉSILLON, *Berlin métropole culturelle*, Paris, Belin, 2002.

Maria am Ostbahnhof, aujourd'hui Berghain) suivront dans l'arrondissement de Friedrichshain. Quant aux multiples petits clubs ou bars techno, à l'existence précaire et aléatoire mais qui constituent le vivier du courant techno, ils se créent d'abord à Mitte, Prenzlauer Berg et Friedrichshain avant que quelques-uns ne se montent à Kreuzberg. Enfin, la Love Parade, gigantesque défilé techno qui regroupe des fans de musique et culture techno tous les ans au mois de juillet, n'arpente pas les grandes avenues de Kreuzberg (quartier plus enraciné dans la culture rock) mais celles du Tiergarten.

De la contre-culture au multikulti

Dans ces conditions, quels atouts reste-t-il à Kreuzberg, est-on tenté de se demander ? Ou encore : sur quel type de genre musical ou encore d'événement culturel ce quartier au passé si riche peut-il s'appuyer pour retrouver une nouvelle vitalité ? Dans les années 1980, déjà, des pionniers d'une approche multiculturaliste de la culture avaient prôné davantage d'ouverture en direction des multiples communautés étrangères de Berlin-Ouest. La ville ne possède-t-elle pas 13% d'étrangers ? C'est en leur direction qu'est lancée en 1993 la radio Multikulti, une chaîne du groupe public RBB, la radio publique berlinoise. Cette radio est une initiative originale. Ses 21 émissions en langue étrangère sont écoutées par les communautés étrangères de Berlin, notamment celles de Kreuzberg, et les musiques du monde qui passent à l'antenne sont appréciées des Berlinoises. Multikulti symbolise bien une époque portée vers le multiculturalisme, où l'on pensait pouvoir faire reculer les frontières culturelles, religieuses et linguistiques, et favoriser l'assimilation des communautés étrangères dans la société allemande. Hélas, pour des raisons budgétaires, Multikulti a cessé d'émettre en 2008, ce qui marque également la fin d'une époque et d'une certaine croyance dans les vertus du multiculturalisme.

Malgré tout, le quartier de Kreuzberg peut toujours s'appuyer sur sa forte communauté turque, qui avait déjà constitué des groupes de musique traditionnelle, ainsi – et c'est beaucoup plus original – que la première compagnie de théâtre turco-allemande, le théâtre Tiyatrom. Autant d'initiatives soutenues par les mairies d'arrondissement de Kreuzberg et de Neukölln et leurs services culturels, ainsi que par diverses associations. Mais leur visibilité restait faible auprès de la population allemande.

Le Carnaval des cultures comme symbole du Kreuzberg multiculturel et politiquement correct

En 1996, sur l'initiative du « Werkstatt der Kulturen » (l'Atelier des cultures) de Neukölln, une association d'aide aux migrants située tout près de Kreuzberg, est créée une manifestation d'une plus grande ampleur, d'une

autre nature et qui se veut fédérative. Il s'agit du Carnaval des cultures (Karneval der Kulturen). Ce défilé des cultures du monde a lieu dans les rues de Kreuzberg et il réunit la première année 2 200 participants pour environ 50 000 spectateurs. Dès la deuxième année, en 1997, on passe à 340 000 spectateurs. Puis, par la suite, les chiffres augmentent de manière exponentielle, pour atteindre 4 200 participants et 1,1 million de spectateurs en 2000 et 1,8 million de spectateurs en 2004 durant les trois jours du week-end de Pentecôte. C'est un chiffre qu'on a peine à imaginer, qui correspond à plus de la moitié de la population berlinoise et qui dépasse le record de la Love parade de 1999. Cela prouve en tout cas l'engouement des Berlinoises pour les cultures et musiques du monde, et la demande évidente qui existait sur ce qu'on peut qualifier désormais de créneau culturel, voire de créneau commercial tant la manifestation est devenue un événement culturel et économique qui draine de nombreux sponsors et a d'évidentes retombées pour le tissu commercial de la ville. D'ailleurs, les organisateurs du Carnaval ne cachent pas que leur modèle était clairement les carnivals de Notting Hill à Londres ou du Zommerfestival de Rotterdam, qu'ils ont dépassés en termes de fréquentation et, paraît-il, en termes de variété musicale. Tous les ans, en effet, de nombreux groupes issus des quatre coins de la planète sont invités à Berlin, et pas seulement les traditionnelles sambas brésiliennes.

Cela dit, on peut quand même se demander ce qui, dans le Carnaval des cultures, rappelle encore le Kreuzberg turc ou alternatif si ce n'est, sans doute mais de manière lointaine, son esprit d'ouverture et son évident cosmopolitisme.

Conclusion

En conclusion de ce parcours à travers un quartier de Berlin pas comme les autres, que peut-on retenir de son évolution ? Tout d'abord, que Kreuzberg, par son seul nom, fut et reste un quartier légendaire, connu dans toute l'Allemagne voire dans le monde entier. Cette réputation s'est forgée durant les années 1970, à l'époque mythique de la contestation politique et urbaine, symbolisée par le mouvement des squats sur le plan urbain et par le punk sur le plan musical. Ainsi, musique et urbanisme, musique et géographie socio-culturelle ont partie liée. C'est bien parce que Kreuzberg, arrondissement pauvre situé au bout de Berlin-Ouest, présentait à la fin des années 1960 un vieux tissu urbain passablement dégradé que des squats, des friches culturelles ont pu se développer dans les interstices du tissu urbain. Par la suite, dans les années 1980, les choses se sont calmées, les communautés de squatteurs se sont autorégulées et auto-organisées pour réhabiliter immeubles et logements, tandis que la municipalité, notamment par le biais de l'IBA, acceptait enfin de considérer les squatteurs autrement que comme des fauteurs de trouble. Dans le cadre de l'IBA, de très intéressantes expérimentations architecturales ont ainsi pu être réalisées en

concertation avec la population, selon un modèle aujourd'hui encore connu et vanté comme « le modèle de l'IBA à Kreuzberg ». Enfin, la période plus récente, celle d'après la chute du Mur, a bouleversé la donne et rebattu les cartes géographiques, urbaines et culturelles. Kreuzberg n'est plus « au centre de ce qui se passe ou bouge » (im Zentrum des Geschehens) alors qu'il est au centre de l'agglomération. Étrange paradoxe, rare sur le plan géographique. Il est en effet très rare de perdre en centralité culturelle ce qu'on gagne en centralité géographique.

Mais cet « incident de parcours », ou ce pied de nez de l'histoire, ou encore ce mauvais tour que lui ont joué les arrondissements rivaux de Berlin-Est, est progressivement réparé. Après la traversée du désert des années 1990, Kreuzberg a retrouvé aujourd'hui, avec sa scène musicale, ses lieux chauds (comme le légendaire KitKatClub), avec son Carnaval des cultures, une forme nouvelle d'attractivité. Cette attractivité ne s'exerce plus sur les mêmes populations. Aujourd'hui, Kreuzberg attire davantage les jeunes créatifs, les « yuppies » et les touristes que les artistes rebelles. Les temps ont bien changé et les rebelles de la première heure ont vieilli. Quant aux Turcs, ils sont toujours présents, relativement bien intégrés au quartier mais ils ont tendance à migrer vers le quartier voisin de Neukölln¹¹, plus au Sud. En résumé, si Kreuzberg a incontestablement représenté le symbole du quartier contre-culturel par excellence pendant les années 1970 et 1980, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Mais y-a-t-il encore une véritable contre-culture à Berlin ?

11 La partie de Neukölln qui jouxte Kreuzberg est depuis cinq ans en pleine phase de « gentrification » ou « boboisation », on parle désormais de Kreuzkölln pour désigner cette zone.